

DISCOURS

SUR

L'UTILITÉ DE LA LANGUE ARABE,

PRONONCÉ LE 16 JUIN 1823

AUX PROMOTIONS DU COLLÈGE DE GENÈVE,

Par Jean Zumber,

Professeur d'Arabe dans l'Académie de Genève, Ministre du St.
Evangile, Membre de la Société Asiatique, des Académies de
Besançon, Nancy, Avignon, Marseille, Strasbourg, etc.

Broché
104

19



A GENÈVE,

DE L'IMPRIMERIE DE GUILL.^e FICK, RUE DES BELLES-FILLES.

1823.

DISCOURS

SUR

L'UTILITÉ DE LA LANGUE ARABE.



Messieurs,

L'origine de la langue arabe se perd dans la nuit des temps. Les uns la croient mère de la langue hébraïque ; d'autres , avec plus de raison , pensent qu'elle en dérive. Ce seul doute prouve déjà son antiquité : car l'hébreu remonte au berceau du genre humain. Quoiqu'il en soit , la langue arabe est la plus ancienne et la mieux conservée des langues vivantes , puisqu'elle se parle encore aujourd'hui , dans les déserts de l'Arabie , comme elle s'y parloit il y a 5000 ans ; c'est aussi la plus vaste et la plus répandue. C'est la langue maternelle des peuples qui habitent les trois Arabies , la Syrie , la Mésopotamie , l'ancienne Chaldée , l'Egypte , la Nubie , le Sahara , le Bilédulgérid , les royaumes de Fez , Tunis , Maroc , Tripoli et Barca ⁽¹⁾. Avec cette langue , on voyage en Turquie , dans l'Anatolie , l'Arménie , la Perse , l'Inde , la Tartarie , l'Abyssinie , l'Ethiopie , les côtes du Zanguebar

et le Sénégal. Dans tous les lieux où a pénétré le Mahométisme, l'arabe est parlé ou compris, parce que l'Alcoran est enseigné de bonne heure aux enfans dans le texte arabe, et qu'on le lit chaque semaine dans les mosquées. Quel immense avantage procurera donc cette langue au voyageur qui va chercher dans l'Orient l'instruction, le plaisir ou la fortune ! Jamais les langues turque, persane, indienne, ne lui paroîtront si utiles, peut-être même si agréables. La langue arabe est la plus riche des langues de l'Orient ; et cette richesse est poussée si loin, qu'il y a jusqu'à mille synonymes pour le même mot ⁽²⁾. Cette langue n'est pas moins remarquable par son harmonie, sa concision, sa force et sa majesté ⁽³⁾. Mais élevons-nous à des considérations plus importantes et d'un intérêt plus général. Montrons que cette langue, bien étudiée, nous fait mieux connoître l'histoire, les mœurs et la religion des Arabes ; qu'elle est d'un grand secours au théologien qui s'occupe de l'exégèse et de la critique sacrée ; qu'elle est surtout précieuse par les trésors littéraires qu'elle possède.

§ I. Si l'amateur qui étudie l'*histoire* des Romains ou des Grecs peut, à la rigueur, se passer de connoître la langue de ces peuples, aidé, comme il l'est, de traductions nombreuses et fidèles, il n'en est pas de même pour celui qui

veut appro
mille ouvra
crits dans
peine y e
l'on ne p
acquérir
de ces
Messieur
étude.

des Gre
nos yeux
belles v

Vers

bie voi
le génie

nir le r

venir e

qui co

dissip

aux

palme

mille

avec

men

nob

lui

ma

ler

veut approfondir l'histoire des Arabes ; car sur mille ouvrages historiques, conservés en manuscrits dans les bibliothèques de l'Europe, à peine y en a-t-il trente d'imprimés (4). Si donc l'on ne puise à ces sources fécondes, comment acquérir jamais une idée nette des annales de ces peuples ? Ces annales cependant, Messieurs, sont bien dignes d'une sérieuse étude. Non moins intéressantes que celles des Grecs ou des Romains, elles déploient à nos yeux d'aussi mémorables événemens, d'aussi belles vertus et d'aussi grands crimes.

Vers la fin du 6.^e siècle, une tribu de l'Arabie voit naître dans son sein un homme dont le génie égale l'ambition. Mahomet veut obtenir le rang suprême ; mais peu jaloux d'y parvenir en augmentant l'ignorance et les ténèbres qui couvroient son pays, c'est, au contraire, en dissipant la superstition et l'erreur, qu'il aspire aux suffrages de ses contemporains et aux palmes de la postérité. En public, dans sa famille, dans les entretiens privés, il combat avec énergie le culte des faux-dieux. On le menace, on le persécute, on le poursuit ; sa noble entreprise va échouer : alors, et malgré lui, il change de système, met le poignard aux mains de ses prosélytes, et achève par la violence l'ouvrage commencé par la persuasion. En

un moment les idoles sont abattues dans toute l'Arabie, et un Dieu unique y est adoré. Des généraux intrépides, formés à son école, poursuivent le plan qu'il a tracé. Avec la rapidité de l'éclair, et en moins de 30 années, Damas, Jérusalem, toute la Syrie, l'Égypte, la Perse, soumises et tremblantes, s'humilient devant l'Alcoran, et reconnoissent la loi du vainqueur. A peine 80 ans sont écoulés depuis la mort de Mahomet : et déjà ses sectateurs, maîtres de tout le nord de l'Afrique et de l'Espagne entière, franchissent les Pyrénées, se précipitent au cœur de la France, et répandus dans les plaines de la Bourgogne et du Poitou, font craindre un instant que l'étendard du faux-prophète ne remplace la croix de Jésus. Mais le luxe et la mollesse, nés de l'opulence, se glissèrent de bonne heure à la cour de Bagdad; les Califes, autrefois si redoutables, et qui, dans les batailles, étoient prodigues de leur sang, ne régnèrent plus que par leurs vizirs. Appelant autour d'eux, pour protéger le trône, des soldats étrangers, des Tartares trop fameux dès-lors, ils sapèrent ainsi eux-mêmes les fondemens de leur empire : l'incapacité et la débauche détruisirent l'œuvre du génie et des vertus. Le dernier des Califes, Al-Mostassem, nouveau Sardanapale, est impitoyablement massacré, et l'on voit se renouveler ces catastro-

phes, qui donnent aux princes des leçons toujours frappantes et toujours perdues. Ainsi, Messieurs, tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire des autres peuples se retrouve dans celle des Arabes. Quels généraux de l'antiquité ont surpassé, en bravoure et en magnanimité, le grand Saladin ? Et le règne d'Al-Mamoun jette-t-il moins d'éclat sur la littérature que celui d'Auguste ou de Léon X ?

Mais les *mœurs* des Arabes ne sont pas moins intéressantes que leur histoire. Or les mœurs et les habitudes d'un peuple se réfléchissent dans sa langue, comme dans un fidèle miroir. Le peuple arabe est grave, comme la langue qu'il parle. Le peuple arabe, pendant 50 siècles, a conservé sans altération, ses usages, ses mœurs, ses coutumes ; et, pendant ce long espace de temps, sa langue est aussi demeurée invariable. Libre au milieu de nations esclaves, le Bédouin a vu passer, comme une ombre, les monarchies de l'Égypte, de la Syrie, de la Chaldée. Des conquérans redoutables ont fait rouler leur char au bord du désert, et leur nom est à peine venu jusqu'à lui ; à peine a-t-il entendu le fracas des courses d'Alexandre et l'écroulement du trône de Perse (5). Plus tard, quand les brillantes conquêtes de ses compatriotes sembloient l'appeler à quitter les sables brûlans

et les puits desséchés, on le vit, toujours sage et ferme, préférer à des chaînes dorées sa pauvreté libre et indépendante (6). Et quand, de nos jours, une expédition célèbre amena les Français aux frontières de l'Arabie, l'observateur put reconnoître l'habitant de ces pays tel que nous l'ont dépeint les anciens auteurs : altéré de pillage, vindicatif, cruel ; et en même temps hospitalier, généreux, frugal, endurci aux privations de tout genre, ne trahissant jamais la foi jurée, vivant avec tous les membres de sa tribu dans une concorde fraternelle. Aujourd'hui, comme du temps d'Abraham, chaque père de famille rend la justice parmi les siens ; les cheveux blancs sont en vénération, les délibérations sont prises par les vieillards : en sorte que le mot *cheikh*, en arabe, signifie à la fois *vieillard* et *seigneur*. Un trait caractéristique des Arabes du désert, et qu'on retrouve dans leur langue, c'est la passion qu'ils ont pour les chevaux. Ils ont mille mots différens pour désigner cet animal, selon son âge, sa couleur, sa forme, sa race ; et son nom, sans cesse dans leur bouche, reparôit sans cesse dans leurs vers. Le cheval est leur ami, leur compagnon inséparable, leur unique trésor ; il partage leurs exploits guerriers ; fougueux, les mène à la victoire ; prompt comme le vent, les soustrait au péril d'une défaite (7).

Ainsi l'étude de la langue arabe nous fait mieux connoître les mœurs du peuple qui la parle. Elle nous donne aussi des notions plus précises sur la nature et l'esprit de la religion mahométane, sujet aussi intéressant que peu connu. On ne sauroit croire tous les écarts où se sont jetés les Arabes en matière de religion. Sectes nombreuses, controverses de tout genre, acharnement dans les disputes, croyances absurdes, superstitions puériles, foi aux sorciers et aux magiciens, adoration des saints et des reliques, tout cela se trouve chez les disciples de Mahomet. L'Orient a eu, comme l'Occident, ses Quiétistes, ses Méthodistes, ses Séparatistes, ses Moines mendiants, ses Orthodoxes, ses Catholiques, ses Protestants. Lequel de mes Auditeurs n'a pas entendu parler des Wéchabites ou Wahabis, secte puissante, née dans l'Arabie heureuse, depuis 40 ans, et qui menace aujourd'hui d'envahir la Perse et la Turquie. Son fondateur, héritier du génie et du nom de Mohammed, est venu rétablir l'Islamisme dans sa pureté primitive. Il a nié que Mahomet fut un prophète inspiré, a rejeté les traditions musulmanes, banni les ornemens des temples, et voué aux orthodoxes une haine implacable. Deux cent mille soldats soutiennent de leur épée la croyance

de ce réformateur. L'Arabie a changé de face. Le pèlerinage de la Caaba, observé dévotement et sans obstacle depuis 2000 ans, est anéanti. La Mecque et Médine, ces villes sacrées, ont été contraintes d'embrasser la foi nouvelle, et de blasphémer contre le Prophète qu'elles ont vu naître et mourir dans leur sein. Et si les Hellènes, si les descendants de Léonidas, résistent maintenant avec tant de force à leurs oppresseurs, une partie de leurs succès est due à l'effroi qu'inspirent ces sectaires et aux armées que la Porte ottomane oppose à ce torrent dévastateur (8).

En étudiant ainsi la religion des Arabes, leurs mœurs et leur histoire, on perd peu à peu tous ces préjugés puisés dans les conversations et dans les livres même. — On nous parle souvent du farouche *Omar*, de ce terrible Calife qui fit incendier la bibliothèque d'Alexandrie.... Et pourtant Omar étoit un prince doux, modéré, bienfaisant, simple dans ses mœurs, chéri de tous ceux qui l'abordoient; et le fait qu'on lui reproche, s'il est vrai, prouve tout au plus l'ignorance et le fanatisme du siècle (9). — On parle des *miracles* du prophète de l'Arabie, et l'on s'applique à démontrer qu'ils étoient faux, ridicules et de pure ostentation.... Mais c'est combattre une vaine chimère. Mahomet

n'a jamais prétendu pouvoir opérer des miracles; et il blâme ouvertement ceux qui lui en demandoient ⁽¹⁰⁾. — On parle de ce même personnage, comme d'un *ignorant* qui ne savoit ni lire, ni écrire.... Mais, certes, il appartenoit à la plus éclairée, à la plus illustre des tribus arabes. Il avoit fait de longs voyages dans les pays voisins, trafiqué avec les peuples civilisés de la Syrie, interrogé les prêtres et les savans, et acquis toute l'instruction possible à cette époque ⁽¹¹⁾. — On parle du fameux *tombeau de Mahomet* à la Mecque; et ce prophète fut enseveli à Médine, à l'endroit même où il expira. — On parle du *despotisme* oriental, comme d'un despotisme sans frein et sans limite, d'un despotisme tel qu'il n'admet point de lois criminelles ou civiles, et que toutes les décisions sont abandonnées au caprice des juges et du Sultan..... Qu'on lise dans l'Alcoran le chapitre intitulé *les Femmes*, et l'on verra avec quelle précision le législateur a déterminé l'ordre des successions dans les familles, et assuré les biens des particuliers contre les atteintes du souverain. — On ne finiroit pas dans l'énumération de tous ces préjugés ⁽¹²⁾.

§ II. Si l'étude de l'arabe est utile aux savans, elle est indispensable au théologien qui s'occupe d'exégèse et de critique sacrée. L'hébreu et l'arabe,

étant deux langues de la même famille, les mots de l'une s'expliquent souvent par les mots de l'autre. Le vieux Testament (que personne n'ignore être écrit en hébreu) présente une foule d'expressions ἀπαξ λεγόμενα, c'est-à-dire, qu'on ne trouve qu'une seule fois dans tout le cours de l'ouvrage ; et comme ces expressions ne peuvent pas toujours être éclaircies par l'ensemble de la phrase, on doit nécessairement recourir à la langue arabe, qui contient à peu près toutes les racines de la langue hébraïque, et examiner si le sens connu du mot arabe convient au mot inconnu du vieux Testament. Le livre de Job est énigmatique pour le traducteur qui ne connoît pas l'arabe.

Ce ne sont pas les seuls services que cette langue rende au théologien. La version chaldaique du vieux Testament, appelée *Targum*, version ancienne et recommandable, est pleine d'arabismes, de tournures arabes, de mots arabes. — Les Commentaires des Rabbins renferment, à chaque page, des éclaircissemens tirés de l'arabe. — Enfin, les versions arabes du vieux Testament sont absolument perdues pour quiconque ne les lit pas dans l'original.

Ces considérations parurent si fortes à deux célèbres hébraïsans du 16.^e siècle, Trémellius et Junius, qu'étant sur le point de traduire l'an-

cien Testament, ils résolurent d'étudier l'arabe : convaincus que, sans cette connoissance préalable, ils seroient, à chaque phrase, arrêtés dans leur travail. Aussi le savant orientaliste Reiske assure-t-il qu'un bon dictionnaire arabe est d'un plus grand secours, dans l'exégèse biblique, que tous les commentaires possibles.

Cette connoissance de l'arabe, en éclaircissant les mots et le texte, de l'ancien et même du nouveau Testament, jette aussi un grand jour sur les choses et les faits contenus dans ces livres : car les mœurs des Arabes se rapprochent beaucoup de celles des Hébreux. — Ainsi, l'on ne s'étonnera pas de voir Samson proposer sérieusement une *énigme* au milieu d'un grand festin (Juges xiv. 12.), quand on saura que le même usage subsiste encore dans l'Orient, et que nul homme ne peut y être qualifié d'esprit supérieur, s'il ne sait habilement résoudre les énigmes. — On ne s'étonnera pas de voir St. Jean-Baptiste se nourrir de *sauterelles* dans le désert (Matth. iii. 4.), quand on saura qu'à présent encore les sauterelles sont la nourriture des Arabes-Bédouins. — On ne tournera plus en dérision, comme l'ont fait tant d'incrédules, le *jeu de mots* de notre Seigneur, lorsqu'il dit à l'apôtre St. Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* (Matth.

xvi. 18.) , quand on saura que , dans l'Orient , ces jeux de mots , au lieu d'être , comme chez nous , le cachet des petits esprits , font l'ornement des conversations , et rehaussent l'éclat de la poésie.

Je pourrois multiplier ces exemples ; je pourrois aussi , Messieurs , pour vous convaincre toujours plus de l'importance de l'arabe , vous dire combien de termes les langues vivantes lui ont empruntés ; je pourrois prouver que , dans le *persan* et le *turc* , la moitié des mots sont purement arabes ; que l'*espagnol* , l'*italien* , le *grec moderne* , le *français* même , contiennent une foule de mots arabes ⁽¹³⁾ : mais des considérations plus importantes sollicitent l'attention de mes Auditeurs.

§ III. La littérature des Arabes renferme des trésors , dont la plupart , enfouis dans les manuscrits , demeurent ignorés et stériles. La *poésie* , l'*histoire* , les *romans* , ont surtout exercé leur plume.

Le goût de la poésie est inné chez le peuple arabe , et l'on en trouve , de toute ancienneté , des traces frappantes. Plusieurs siècles avant Mahomet , les tribus du désert avoient chacune leurs poètes , qui se disputoient à l'envi la palme des vers. Une assemblée solennelle avoit lieu tous les ans , pour entendre les antago-

nistes, et adjuger entre eux la victoire. Le poëme couronné étoit suspendu au temple de la Caaba, et l'auteur obtenoit des honneurs magnifiques. Sa tribu, fière de ce triomphe, célébroit, comme autrefois la Grèce, un jour de fête et de réjouissance; alloit au devant de lui avec les flûtes et les tambours; décoreit sa demeure des plus somptueux ornemens, et le bénissoit comme celui qui maintenoit la langue dans sa pureté, qui conservoit intactes les généalogies, et immortalisoit les exploits de son pays ⁽¹⁴⁾. Avec ces encouragemens, les Arabes produisirent dans tous les temps des poëtes distingués. Mais on ne les vit pas, comme les Grecs et les Romains, s'exercer dans tous les genres de poësies. Voués seulement au genre lyrique, satirique et élégiaque, ils ne cultivèrent jamais la tragédie, la comédie ou l'épopée. sublimes dans leurs hymnes guerriers, langoureux dans leurs chants d'amour, ils sont parfaits dans la satire. Leurs épigrammes sont un fouet déchirant : c'est la plume âcre et mordante de Boileau ou de J. B. Rousseau ⁽¹⁵⁾.

Etablir un parallèle entre la poësie des Arabes et celle des Grecs, seroit une tâche difficile, et l'avantage resteroit toujours à ces derniers. Trop souvent les poëtes arabes manquent de naturel, de simplicité et d'abandon : chez les

Grecs, cette qualité brille au plus haut degré. Les Arabes accumulent avec excès les figures, les comparaisons, les métaphores; aiment le bel esprit; visent à l'effet; veulent à toute force éblouir par des traits inattendus : rien de cela chez les Grecs; tout s'y rapproche de la belle nature, tout y est l'expression naïve des sentimens, et, s'ils emploient les images, c'est pour mieux peindre leur pensée. Les Arabes prodiguent les hyperboles, recherchent les expressions les moins connues, affectent les tournures les plus embarrassées et les plus énigmatiques, jaloux de mettre en défaut l'intelligence la plus subtile. Les Grecs, au contraire, évitent l'enflûre, l'exagération et l'obscurité (16).

Le catalogue des poètes arabes est considérable; celui des historiens ne l'est pas moins. Mais un bien petit nombre d'entre eux a su se mettre à l'abri de reproches mérités. Presque toutes leurs histoires sont des chroniques sèches, dépourvues d'ornemens, ou des récits ampoulés, tissés de fables ridicules. Ce dernier défaut est le plus fréquent. Ainsi, Boha-eddin et Arabschah, dans les biographies de *Saladin* et de *Tamerlan*, toujours montés sur le ton de l'admiration et de l'enthousiasme, fatiguent le lecteur judicieux, qui sait que les grands hommes ne sont pas exempts de foiblesses. Plus poètes qu'his-

toriens
les faits
merveil

Mais
ciens d
bien p
chez l
a pu l
avec
d'autre
se tro
des m
de l'E
puisé
d'enjo
doiver
de le

Son
ture:
et to
mer
tribu

D
cette
bare
où
à p
mai

toriens , ils présentent comme extraordinaires les faits les plus simples et , tout occupés du merveilleux , ils abandonnent la route de la vérité.

Mais si les Arabes sont inférieurs aux anciens dans l'histoire et la poésie , ils leur sont bien préférables dans le genre des *romans* : et , chez les modernes eux-mêmes , quelle nation a pu les égaler ? Qui n'a pas lu , relu , savouré avec délices *les Mille et une nuits* , et tant d'autres contes aussi piquans que variés , où se trouve une peinture si vraie et si frappante des mœurs de l'Orient ? Tous les romanciers de l'Europe , au renouvellement des lettres , ont puisé à cette source intarissable d'esprit et d'enjouement. L'Arioste et les poètes provençaux doivent aux conteurs arabes une bonne partie de leurs succès.

Sortons maintenant du champ de la littérature : parcourons d'un regard celui des sciences , et tous les suffrages se réuniront pour proclamer la gloire des Arabes , et leur décerner le tribut d'une reconnoissance éternelle.

Depuis le 9.^e siècle jusqu'au 14.^e , pendant cette longue suite d'années , où l'Europe barbare croupissoit dans la plus stupide ignorance ; où les nobles et les princes mêmes connoissoient à peine les élémens de l'écriture et de la grammaire ; où les moines , dépositaires infidèles des

connoissances humaines, n'avoient d'autre occupation, dans leurs couvents, que d'effacer, sur les parchemins, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, pour y substituer des litanies ou des missels; à cette époque de ténèbres et d'obscurité profonde, l'empire des Arabes, soit en Orient, soit en Espagne, étoit éclairé de la plus éblouissante lumière. Grâce aux encouragemens, au zèle et à la munificence du calife Al-Mansor, d'Haroun al-Raschid, et surtout de son illustre fils Al-Mamoun ⁽¹⁷⁾, tous les arts libéraux, toutes les branches de la littérature furent cultivées à l'envi; des académies célèbres furent fondées à Bagdad, à Bassora, à Coufa et en d'autres lieux; et des sciences, dont le nom étoit à peine alors connu en Europe, s'élevèrent, sur les bords du Tigre, au plus haut point de splendeur.

Qu'apprendrai-je à cet égard à mes savans Auditeurs ⁽¹⁸⁾? Les Arabes ont inventé l'algèbre, perfectionné la trigonométrie, introduit, dans l'Occident, les chiffres et l'arithmétique des Indiens. — En Astronomie, ils ont composé de nombreux ouvrages sur les réflexions, les réfractations et les grandeurs apparentes; corrigé les tables des Grecs, et fait eux-mêmes d'importantes découvertes. — Pour la Médecine, il suffit de nommer Avicenne, Sérapiion, Razi, Averroès; de rappeler que les Arabes appliquèrent les

premiers
la fin de
furent s
versités.
incontes
géograp
de la S
trionale
tracer a

Les
rement
gricult
puissan

Si le
phie, i
servant
système

ainsi
d'Aris
d'Alex
quelq

Inf
rester
rédig
rhéto

tionn
rico-
les s

E

premiers la chimie à la médecine, et que, jusqu'à la fin du 17.^e siècle, les principes d'Avicenne furent suivis comme des oracles, dans nos Universités. — La Géographie leur a des obligations incontestables. Abulféda, Edrizi, Makrizi et le géographe de Nubie, ont laissé des descriptions de la Syrie, de l'Arabie et de l'Afrique septentrionale, aussi exactes que celles qu'on pourroit tracer aujourd'hui.

Les Maures d'Espagne, voués plus particulièrement à l'Histoire naturelle, ont donné à l'Agriculture de ce pays une impulsion nouvelle et puissante.

Si les Arabes n'ont rien inventé en Philosophie, ils ont favorisé cette science, en nous conservant, dans leurs traductions, les meilleurs systèmes des philosophes Grecs, et en sauvant ainsi du naufrage plusieurs écrits de Platon, d'Aristote, de Pappus, d'Archimède, de Clément d'Alexandrie, d'Apollonius de Perge, et de quelques autres.

Infatigables dans leurs travaux, ne voulant rester étrangers à aucune connoissance, ils ont rédigé des traités utiles sur la *grammaire*, la *rhétorique*, la *poétique* et *l'éloquence*; des dictionnaires *encyclopédiques*, *biographiques*, *historico-géographiques*, des dictionnaires de toutes les sciences.

Enfin, Messieurs, à peine serai-je cru, quand

je dirai que les arts leur doivent les plus célèbres découvertes : l'invention du papier, celle de la poudre à canon et celle de la boussole. Je pourrois prouver cette assertion⁽¹⁹⁾, s'il n'étoit pas temps de finir. Ce qui est du moins hors de doute, ce qui est une vérité constante, c'est que le nombre des ouvrages scientifiques et littéraires, composés par les Arabes, est incalculable et tient du prodige. La bibliothèque de l'Escurial contient tant de ces manuscrits, que le catalogue seul remplit 4 énormes volumes; et les bibliothèques de Paris, de Vienne, d'Oxford, de Milan, de Leyde, de Rome, possèdent une foule d'autres écrits que l'Escurial n'a point. Ce fait prouve donc que, tandis qu'il faut aujourd'hui glaner péniblement dans le champ des littératures grecque et latine, on peut moissonner à pleines mains dans le vaste domaine de la littérature arabe.

Cette littérature, Messieurs, méritoit donc d'être encouragée dans une ville comme la nôtre. Et c'est dans ce but que le Noble Conseil d'Etat a institué, il y a trois ans, une chaire académique pour l'enseignement spécial de la langue arabe.

Mais à quoi serviroient nos foibles efforts en faveur de cette étude, si nos Magistrats ne daignoient faire quelque chose encore pour la

consolider et pour l'étendre ? Notre Bibliothèque publique renferme, il est vrai, plusieurs manuscrits orientaux, intéressans et inédits : mais pour exciter nos Elèves à les traduire, il faut leur donner le moyen de les publier, et pour cela établir une *imprimerie arabe* : c'est le vœu que je forme en terminant ce discours. Notre imprimerie hébraïque a publié récemment des ouvrages d'un grand mérite, qui ont augmenté le lustre de l'Académie de Genève. Quand il y aura de même une imprimerie arabe, nous pourrons peut-être aussi ajouter une fleur à cette couronne..... Je m'arrête ; j'en ai dit assez sur ce souhait, que partagent tous les amis des langues orientales. Dans notre Patrie, avec le Gouvernement que nous sommes heureux d'avoir (et que je demande au ciel de nous conserver toujours !) dans notre chère Patrie, désirer un établissement utile, c'est déjà l'avoir obtenu.

NOTES.

(1) « En Espagne même, dit Brerewood, dans les âpres montagnes de Grenade, nommées *Alpuxarras*, la postérité des Maures retient encore la langue arabe (car les Espagnols l'appellent *araviga*). *Recherches sur la diversité des langues*, etc. page 90, de la traduction française.

(2) S'il en faut croire Firouzabadi, lexicographe arabe, il y a 1000 mots pour désigner un *chameau* et un *lion*; 500 pour exprimer une *épée*, etc. Cette abondance de synonymes (qui vient de la multitude des tribus indépendantes dont se compose la nation arabe) n'est pas tout-à-fait incompréhensible : les Lapons, par exemple, ont 30 mots pour désigner le *renne*; les Français en ont plus de 50 pour désigner un *navire*, suivant sa grandeur, sa forme, son emploi; ils en ont 30 et les Allemands 100 pour exprimer un *cheval*.

(3) Quant à la grammaire arabe, elle est simple et facile. Les verbes arabes, dans la langue vulgaire, comme les verbes hébreux, n'ont que 4 modes : *l'indicatif*, *l'impératif*, *l'infinitif* et *le participe*. L'indicatif n'a que deux temps, un *parfait* et un *futur*; l'impératif n'a qu'un temps; l'infinitif *un*, le participe *un*. C'est donc une chose assez étrange qu'une langue où les verbes n'ont ni *présent*, ni *imparfait*, ni *plusqueparfait* ni *subjonctif*, ni *conditionnel*, ni *optatif*. Mais cette pauvreté, plus apparente que réelle, est compensée par une richesse non équivoque, puisque chaque verbe a 13 *conjugaisons* pour l'actif, et à peu près autant pour le passif; en sorte que là où les autres lan-

gues ont besoin de périphrases, les Arabes n'emploient qu'un seul mot. Ainsi, par exemple, le verbe *kataba*, à la première conjugaison, signifie *écrire*; à la seconde, *faire écrire*; à la sixième, *s'écrire mutuellement*, *avoir un commerce habituel de lettres*; à la dixième, *désirer écrire*, etc. Cette qualité des verbes arabes donne au discours une concision inappréciable. — L'arabe a un grand avantage sur l'hébreu dans ce qui concerne les *voyelles*; puisqu'en hébreu, il y en a quatorze, les unes *longues*, les autres *brèves*, les autres *très-brèves*, tandis qu'en arabe il n'y en a que trois.

(4) Les livres imprimés en arabe, ou sur la langue et la littérature arabes, s'élevoient, il y a dix ans, à environ 440, dont 160 roulent sur la *grammaire*, 40 sur l'*histoire* et la *géographie*, 40 sur la *poésie*, 130 sur l'*Ancien et le Nouveau Testament*, 25 sur l'*Alcoran* et le *Mahométisme*, 40 sur la *médecine*, les *mathématiques*, l'*astronomie*, etc. Voyez Schnurrer, *Bibliotheca arabica*, et les Supplémens à cet ouvrage, donnés par M. Silvestre de Sacy dans le *Magasin encyclopédique*, année 1814, Janvier, page 183-211.

(5) Attaqués successivement par Sésostris, Cambyse, Antigonus, Trajan et Sévère, les Arabes n'ont jamais été subjugués. Voyez Diodore de Sicile, I. 50. XIX. 731, 732. Hérodote, III. 7, 88. Xiphilin, dans la vie de Trajan, et l'*Histoire Universelle*, traduite de l'anglais, tom. XIII, pag. 143-183. Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient point essuyé de défaites. Ils furent vaincus par Pompée, par Dioclétien, et d'autres généraux romains. Voyez Oelsner, *Des effets de la religion de Mahomet*, page 252-254.

(6) « Passionné pour l'indépendance, l'Arabe n'aime que le désert; le séjour des villes lui paroît attenter à cette liberté qui lui est si chère: il ne conçoit pas qu'elle puisse exister ailleurs que sous une tente, qu'il peut déplacer à

son gré ; c'est là, suivant lui, le seul séjour digne d'un homme libre et qui veut continuer à l'être. Plus d'une fois j'en ai vu, lorsque des affaires les avoient appelés dans des villes, y refuser l'appartement qui leur étoit offert, et aller s'établir, pour la nuit, au milieu des cours ou des jardins. L'inquiétude ou la méfiance n'y avoient aucune part... Ils n'éprouvoient que la seule répugnance de séjourner entre des murs. » Reynier, *Economie publique et rurale des Arabes et des Juifs*, page 24.

(7) Les chevaux arabes de bonne race, appelés *acil*, sont d'une fidélité et d'une intelligence rares. Ils suivent leur maître comme le feroit un chien. Entre-t-il dans quelque maison, ils s'arrêtent sur le seuil de la porte, sans y être jamais forcés par un licou ; ils passeroient à l'attendre une nuit tout entière. Je dis plus : ces chevaux ont, comme les chiens, un odorat exquis ; ils sentent, à une distance de plusieurs lieues, la trace de leur maître. S'il vient à mourir, il n'est pas rare de les voir se coucher sur la terre qui couvre le cadavre, et y périr de faim plutôt que d'abandonner cette place. Aussi ces chevaux, même dans l'Orient, coûtent-ils fort cher, souvent jusqu'à 3000 piastres turques. Cette note est tirée de mon *Anthologie arabe*, page 134. Pour de plus amples détails, voyez les *Mines de l'Orient*, tom. III, page 65 et suivantes, la *Bibliothèque Universelle* de Genève, année 1819, Février ; et Mayeux, *les Bédouins*, tom. III, page 77-84.

(8) Pour détruire ces sectes parmi les Musulmans, et ramener à l'Évangile les enfans de Mahomet, on voit tous les jours partir pour l'Orient des *Missionnaires* pleins de zèle, de dévouement et de courage. Mais rarement un succès durable couronne leurs efforts, parce que la plupart, connoissant mal la langue de ces peuples, et ne pouvant lire l'Alcoran dans l'original, attaquent souvent des doc-

trines imaginaires, et des croyances que les Mahométans ne professent point. L'Alcoran, nous en convenons, renferme des dogmes absurdes, puérils, immoraux; mais les docteurs de l'Islamisme ont su, dans leurs gloses et leurs commentaires, pallier habilement ces passages ridicules, et les rendre plausibles par quelque explication; or ce sont ces explications des commentateurs que le missionnaire doit étudier avec soin, afin de partir de là dans ses réfutations: tout cela exige de lui une connoissance approfondie de la langue arabe; mais la plupart de ces pieux voyageurs la dédaignent. Contens de distribuer avec profusion les Livres Saints, ils négligent la condition essentielle, l'instrument indispensable, la langue de ceux auxquels ils prêchent. Incapables de raisonner avec les docteurs sur le fond des choses, ils n'opèrent point de conversion solide. Leur prédication n'est qu'un passage aussi fugitif qu'un songe. Finetti, *Trattato della lingua Ebraica e sue affini*, pag. 167 et 168; et Porter, *Observations sur les Turcs*, chap. IV, pag. 66 et 67.

(⁹) Malgré des autorités respectables, et en particulier celles de Renaudot, Gibbon, Villoison, Sainte-Croix, Heyne, Ch. Reinard et Sismondi, il paroît certain, à tous ceux qui ont étudié dans ses sources l'histoire des Arabes, que la bibliothèque d'Alexandrie fut réellement livrée aux flammes; mais il est sûr, d'un autre côté, qu'à l'époque de cet incendie, cet établissement étoit beaucoup déchu de son ancienne splendeur, et que les détails donnés par les historiens arabes sur le nombre incalculable des volumes détruits alors, sont une exagération orientale.

(¹⁰) Voici les propres paroles de Mahomet dans l'Alcoran: *Les incrédules jurent que si des miracles leur sont donnés, ils croiront. Mais, certes, les miracles sont au pouvoir de Dieu seul. — Les incrédules, à moins de voir un miracle, ne croient pas. Mais voici la réponse du Seigneur: Je t'ai*

chargé de prêcher, et non de faire des miracles. Mais nous
pourtant que si Mahomet n'a jamais prétendu pouvoir faire
lui-même des miracles, il a 1.^o supposé plusieurs prodiges
opérés par le ciel en sa faveur; 2.^o inventé des révélations,
parce que son plan ne pouvoit se réaliser que par le
concours de ces deux moyens. *Biographie universelle*, ar-
ticle *Mahomet*.

(11) Or l'écriture étoit connue à cette époque chez les
Arabes, quoiqu'elle fût encore peu répandue. Pocock, *Carmen Tograi*, préface, page 9. M. Silvestre de Sacy
croit que Mahomet n'apprit à lire que dans un âge avancé.
Biographie Universelle, article *Mahomet*, page 210.

(12) On parle de la *polygamie* comme d'un usage uni-
versel en Orient, et d'un droit que chaque individu pos-
sède sans restriction. Mais la polygamie est expressément
défendue au pauvre, et le riche lui-même ne peut avoir
plus de quatre épouses. — On parle de l'*or* de l'Arabie,
et il n'y en a plus aujourd'hui dans ce pays. — On parle
du café de *Moka*, ville d'Arabie, et l'on croit commu-
nément que cette graine se recueille dans le territoire de
cette ville. C'est une erreur. Moka est un port sur la mer
Rouge, où l'on embarque le café qui vient de Beit-el-Fakih,
ville située à 35 lieues de Moka. Le territoire de Moka,
bien loin de produire du café, est peut-être le canton le
plus sec et le plus stérile de l'Yémen.

(13) En français, on peut citer les mots suivans, qui
viennent de l'arabe: *algèbre*, *almanach*, *truchement*, *alezan*,
talisman, *sofa*, *alcade*, *alguazil*, *amiral*, *amulette*, *chiffre*,
divan, *gazelle*, *matelas*, *mesquin*, *minaret*, *musc*, *mosquée*,
tarif, *cid*, *romaine*, sorte de balance, etc. etc. etc.

(14) Les Arabes ne prodiguoient pas ces félicitations.
L'historien Gelal-eddin nous apprend que ces fêtes n'avoient
lieu que dans trois occasions solennelles: à la naissance

d'un enfant mâle ; quand un poète se distinguoit dans sa tribu , et quand une jument mettoit au monde un poulain de bonne race. Pocock, *Carmen Tograi*, préface, pag. 15.

(15) La poésie arabe a eu ses phases diverses, ses époques de splendeur et son déclin. L'âge d'or date des temps les plus anciens, jusqu'à Mahomet ; et la couronne poétique de cet âge se compose du Hamasa, des sept Moallakah et de l'Alcoran même, écrit en prose rimée, et que tous les Orientaux proclament le chef d'œuvre de l'éloquence et de la poésie. L'âge d'argent commence sous les califes Abbassides, vers l'an 750 de l'ère chrétienne, et se termine au 15.^e siècle. L'âge de fer date de cette époque jusqu'à nos jours. Michaëlis, *arabische Grammatik*, préface de la 2.^e édit. page 34-51. Mais, quoique les Arabes d'aujourd'hui n'aient plus les talens et l'imagination de leurs ancêtres, ils ont conservé un amour invincible pour la poésie. Après leurs chevaux, ce que les Bédouins aiment le mieux au monde, ce sont les vers. Nul d'eux ne sait écrire, tous savent versifier. Jeunes filles, jeunes garçons, enfans même improvisent des vers, après que les vieillards leur ont enseigné les règles de la mesure et de la rime. Leurs conversations, leurs écrits les plus simples sont toujours entremêlés de vers. Mayeux, *les Bédouins ou Arabes du désert*, tom. III, page 190-194. Dans le texte arabe, les *Mille et une nuits* sont accompagnées d'une quantité prodigieuse de vers, que Galland a négligé de traduire ; ce qui ôte à son ouvrage beaucoup d'agrément et d'originalité. L'auteur de ce discours a recueilli plusieurs de ces poésies inédites dans *l'Anthologie arabe* qu'il a publiée en 1819.

(16) Cette obscurité de la poésie des Arabes tient probablement à la nature même de leur versification. Voici comment : ils ont la rime ; mais cette rime, au lieu de changer à chaque deuxième vers, comme chez nous, reste

invariable dans tout le poëme ; en sorte qu'il n'est pas rare de voir des morceaux de 100 ou 200 vers sur la même rime. Le poëte est donc forcé, pour trouver ces rimes, de se creuser le cerveau, de mettre son esprit à la torture, de placer au bout du vers les mots les plus étranges, les expressions les plus bizarres et les plus inattendues. Avec ce système de versification, la poésie arabe doit être nécessairement plus obscure et plus difficile que toute autre. Les Turcs et les Persans ont adopté le système métrique des Arabes ; mais dans les poëmes de longue haleine, ils ont admis la variété des rimes, et secoué ainsi un joug incommode et vicieux. De là vient que les Persans ont plusieurs poëmes épiques et héroïques très-remarquables, tandis que les Arabes, comme je l'ai dit, page 17, en sont totalement privés ; ils n'ont que des poëmes didactiques, bien froids et bien ennuyeux, qui roulent sur la *rhétorique*, la *métrique*, la *grammaire*, l'*arithmétique*, la *jurisprudence*, etc., et qui du commencement à la fin, hérissés de termes techniques, ressemblent assez à ces espèces de poëmes sur la géographie et l'histoire, qu'on fait apprendre aux élèves dans quelques Lycées.

(17) Voici les propres paroles d'Andrès dans son *Histoire des sciences et de la littérature*, tom. I, page 59 de la traduction d'Ortolani : « Al-Mansor, second Calife de la famille des Omniades, cultiva l'étude des lois, de la philosophie, de la littérature et de l'astronomie. On lui doit aussi l'introduction de la médecine. Il appela à sa cour George Bakhtischoua, médecin chrétien, qui apporta en Arabie plusieurs livres de médecine, et qui en traduisit un grand nombre du grec, du syriaque et du persan.

» Le calife Haroun-Al-Raschid, son successeur, soutint également l'éclat de la littérature. Il fit traduire plusieurs livres du grec en arabe, fonda les premières écoles de

Bagdad
général
chrétien

» Al-
arabe ;

toujour

le sejo

mathér

de to

Les h

gnités

provin

faire

pand

voyo

charg

qui

class

Mam

chel

les

(

nor

mi

Vé

Co

M

éc

le

p

r

Bagdad et de toute l'Arabie, et nomma pour directeur général de ces écoles, le célèbre Jean, fils de Mésué, chrétien de Damas, fort savant dans le grec.

» Al-Mamoun fut le véritable créateur de la littérature arabe; c'est l'Auguste de cette nation; son nom brillera toujours dans les annales de la littérature. Sa cour étoit le séjour des poètes, des philosophes, des médecins, des mathématiciens. Il avoit rassemblé autour de lui les savans de tous les pays; Bagdad devint le centre des sciences. Les hommes de lettres étoient appelés aux premières dignités de l'Etat. Ils étoient envoyés dans les différentes provinces, en Syrie, en Arménie, en Egypte, pour y faire la recherche des manuscrits anciens, et pour y répandre en même temps quelques rayons de lumière. On voyoit entrer à Bagdad un grand nombre de chameaux chargés de manuscrits et de livres en diverses langues, qui étoient traduits, copiés et dispersés dans toutes les classes du peuple. Rien ne prouve mieux le zèle d'Al-Mamoun pour les lettres, que son traité de paix avec Michel III, empereur d'Orient, par lequel il demandoit tous les manuscrits grecs qui se trouvoient à Constantinople. »

(18) J'avois l'honneur de parler devant un auditoire nombreux et respectable, et surtout en présence des premiers Magistrats de la République, devant l'Académie, la Vénérable Compagnie des Pasteurs, et MM. les Régens du Collège. Au nombre de mes illustres Auditeurs étoient aussi M. le Comte Capo-d'Istria, et M. Leslie, savant chimiste écossais.

(19) Sur les découvertes que les Arabes ont faites dans les arts, voyez Andrès, dans l'ouvrage cité plus haut, page 110-128; et Sismondi, *Littérature du midi de l'Europe*, tom. I, page 71 et suivantes.

Fin des Notes.